

# LA MERVEILLE ARTISTIQUE

OU

## LE PETIT MOZARD

DEMANDANT MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE EN MARIAGE.

I.

LA PRIERE A SAINT JEAN NEPOMUCENE.

Par une belle matinée du mois d'avril, 1762, deux enfants, une petite fille de huit ans et un garçon plus jeune de deux ans, descendaient le coteau vineux de Kosohécz, au pied duquel coulent à grand bruit les belles et rapides eaux de la Moldan qui vont se perdre dans les antiques forêts de la Bohême.

Au lieu de courir avec cette insouciance si naturelle à leur âge, ces deux enfants, se tenant par la main, marchaient lentement, le front soucieux, les yeux baissés, avec toute la gravité de l'âge, mûr unie à tout ce que l'enfance a de grâces piquantes, de candeur et de naïveté.

Leur mise annonçait la misère plutôt que l'aisance ; et bien que la couleur de la robe de la petite fille fût passée, que les habits du petit garçon fussent usés aux extrémités, et que des pièces d'une étoffe, différente, fussent apposées aux coudes et aux genoux, on devinait cependant, à la coquetterie avec laquelle leurs beaux cheveux blonds, étaient peignés, à la délicatesse de leurs mains et de leur visage, qu'une mère soigneuse et attentive en avait pris soin.

Ils avaient à la main un assez gros morceau de pain ; de temps en temps ils y portaient les yeux, sans y toucher.

Comme ils atteignaient le bas du coteau, se disposant à entrer sous la verdure naissante des arbres de la forêt, le petit garçon rompit le silence.

— As-tu remarqué, ma sœur, de quelle manière maman nous a donné notre déjeuner ce matin ? et son soupir lorsque j'ai dit : Rien que du pain ?

— Oui, mon frère... elle pleurait, dit la petite fille ; j'ai vu ses larmes, et son regard qui semblait dire : Il n'y a que du pain au logis, il faut s'en contenter. Mais pourquoi pleures-tu, Wolfgang ? ajouta Federika en fondant en larmes.

— Je pleure parce que tu pleures, répondit Wolfgang, en éclatant aussi, puis un peu parce que je n'ai eu que du pain sec pour mon déjeuner.

— Pauvre petit ! dit Federika en essayant avec un baiser les yeux de son frère ; pauvre petit ! puis-tu n'avoir jamais de plus grands chagrins ! Mais ange donc ton pain.

— Je n'ai plus faim.

— Gourmand s'il y avait du raisiné dessus, tu ne te ferais pas prier.

— Non, vrai, ma sœur, je n'ai pas faim.

La petite fille attira son frère à elle, et écartant les cheveux de son front : — Je veux te donner un baiser et te dire à quoi j'ai pensé ce matin... Mais j'ai peur que tu ne sois trop-petit pour me donner un conseil.

Trop petit ! tu es si grande, toi ! dit Wolfgang avec un petit ton de pitié comique.

— Avoue que je suis plus grande que toi.

— Pour quelques pouces de plus peut-être, te voilà bien fière !